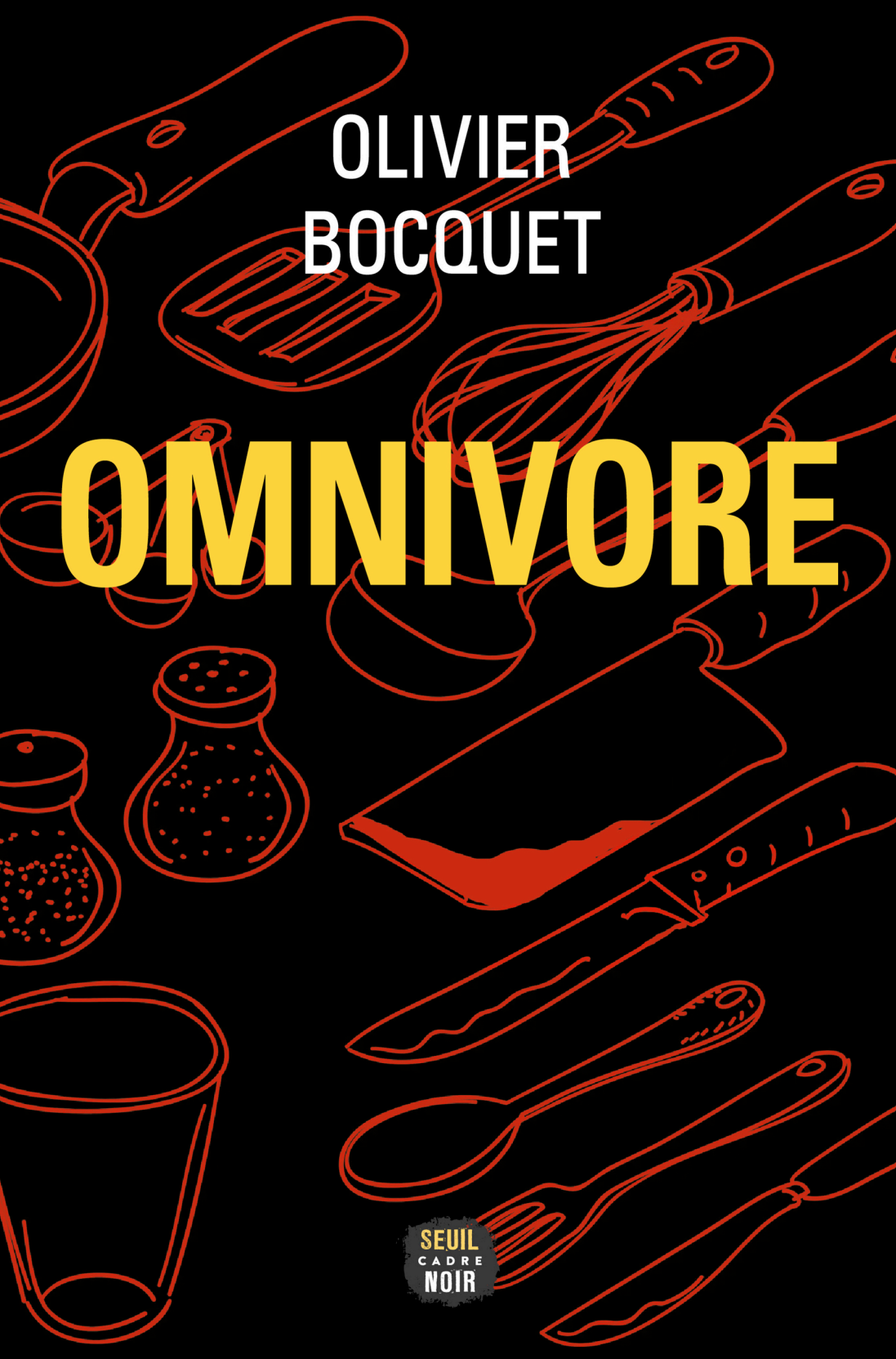
OLIVIER
BOCQUET

OMNIVORE



SEUIL
CADRE
NOIR

OMNIVORE

Du même auteur

Turpitudes
Pocket, 2010, 2025 ; Michel Lafon Poche, 2020

Du plomb dans la tête
Michel Lafon, 2020, Pocket, 2022

OLIVIER BOCQUET

OMNIVORE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux existants ou ayant existé ne saurait être que pure coïncidence.

Pour la citation en exergue :
Bertolt Brecht, *L'Opéra de quat'sous*,
traduit de l'allemand par Jean-Claude Hémery,
© Les Éditions de l'Arche, 1983

ISBN 978-2-02-158116-4

© Éditions du Seuil, octobre 2025

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Vous pouvez retourner ça dans tous les sens,
La bouffe vient d'abord, ensuite la morale.
Il faut d'abord donner à tous les pauvres gens
Une part de gâteau pour calmer leur fringale.

Car de quoi vit l'homme ?

De quoi vit l'homme ? De sans cesse
Torturer, dépouiller, déchirer, égorger, dévorer l'homme.
L'homme ne vit que d'oublier sans cesse
Qu'en fin de compte il est un homme.

Bertolt Brecht

Six ans plus tôt

– Avant de commencer, j'aimerais que vous me parliez du secret de la confession.

– Que souhaitez-vous savoir exactement ?

– Je voudrais savoir jusqu'à quel point tout ce que je risque de vous raconter va rester secret.

– Rien ne reste secret pour Dieu. À travers moi, c'est à lui que vous vous adressez. Mais personne d'autre que lui, en aucune circonstance, ne saura ce que vous allez confesser ici.

– Et si c'est un crime ? Si c'est puni par la loi ?

– Le droit canonique est au-dessus de la loi des hommes.

– Ce n'est pas ce que j'ai lu. J'ai lu que le droit canonique n'est pas reconnu par le droit français.

– C'est une déclaration de principe, mais comment la faire appliquer ? Il n'y a que vous et moi dans ce confessionnal, et le Vatican ne change pas de doctrine selon les pays. Le secret de la confession est sacré, vous ne serez jamais inquiété.

– Bon.

– Qu'avez-vous à me confesser ?

– C'est plus une question qu'une confession, c'est…

– Oui ?

– Je voudrais savoir si je suis fou ou diabolique ou… je ne sais pas, autre chose.

– Diabolique est un mot à manier avec prudence.

– J'ai envie de manger des gens.

– De les manger… C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire de les cuisiner, et de les manger.

– Et comment vous est venu ce… désir ?

– C'était…

– Oui ?

– En fait j'ai déjà mangé quelqu'un.

– …

– Mon Père ?

– Vous avez mangé quelqu'un ?

– Oui, il y a quelques années.

– Je peux vous demander qui ?

– Je préfère ne pas vous le dire.

– Est-ce que vous avez tué cette personne ?

– Non. Je l'ai juste mangée. Enfin, « juste mangée »… Est-ce que je suis fou ? Dites-moi ? Je suis fou ? Je suis diabolique ? Je suis quoi ?

– Pourquoi avez-vous mangé cette personne ?

– Je ne sais pas, c'est une question que je me suis souvent posée, je pense que c'est assez compliqué, je ne sais pas y répondre. Mais…

– Oui ?

– Sur le moment, ça m'a semblé être la bonne chose à faire.

– La bonne chose… Vous avez vraiment cru bien faire ? Vous n'étiez pas guidé par de sombres pensées ou une envie de faire le mal ?

– Non, je suis cuisinier.

– … Et ?

– Je sais bien. Ce n'est pas une raison.

– Non, en effet.

– Ce que je veux dire c'est que je ne cuisine pas par haine, ou par vengeance, ou pour punir je ne sais qui. Donc non, je ne voulais pas faire le mal.

– Et depuis cette fois-là, vous avez mangé d'autres personnes ?

– Non.

– Donc c'était une seule faute, une seule fois. C'est un péché, il n'y a aucun doute là-dessus et la Bible l'interdit explicitement. Mais dans votre cas, si je comprends bien, c'est un péché sans lendemain.

– Pour l'instant, oui. Mais c'est pour ça que je suis là. Parce que j'ai envie de recommencer, ça m'obsède.

– Sauf que votre conscience vous en empêche, ce qui est une bonne chose.

– Honnêtement, non. Je ne crois pas que ce soit ma conscience.

– Pourtant vous n'avez pas recommencé alors que vous dites vous-même que ça vous obsède. Vous avez réussi à résister à cette tentation, c'est ça le plus important.

– La seule chose qui m'empêche de recommencer, c'est que je n'ai pas de… de corps à disposition.

– Si vous aviez un corps à votre disposition, vous recommenceriez ?

– Sans aucun doute.

– Mais vous n'êtes pas prêt à tuer pour assouvir ce fantasme, c'est ce que vous me dites ?

– Je ne sais pas. Peut-être que j'en arriverai là.

– Mais votre conscience vous en empêche.

– Ma conscience, oui peut-être. Je ne sais pas si j'en serais capable. Mais… si j'avais la certitude de… de ne pas me faire prendre, peut-être que je passerais à l'acte, je n'en sais rien. Ce n'est pas juste une histoire de conscience, c'est tout ce que je veux dire. Je veux vraiment être honnête avec vous. Vous essayez de me faire dire que j'ai une conscience, mais moi je n'en suis pas du tout certain.

– Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous vouliez manger des gens. Qu'est-ce qui vous plaît là-dedans ?

– D'abord, c'est extrêmement bon. C'est un goût unique. J'ai envie de goûter encore cette viande.

– Ce dont vous me parlez, c'est d'une tentation. Et la tentation, vous pouvez y résister. Moi si je m'écoutais, je mangerais des M&M's tous les jours, mais je résiste.

– Vous résistez, mais parfois vous craquez.

– …

– Et aussi, pour un cuisinier, la viande humaine, c'est un nouveau champ d'exploration. C'est vraiment quelque chose que j'aurais aimé partager, faire découvrir au monde. Mais je sais que c'est impossible.

– …

– Je me sens tellement seul.

(Il éclate en sanglots.)

– Vous pleurez.

– Oui, pardon.

– Ne vous excusez pas. C'est normal d'exprimer votre peine. J'entends votre douleur et je l'accueille. Et Dieu à travers moi l'accueille aussi.

– Je suis tellement monstrueux, j'ai l'impression que personne ne peut me comprendre. Pardon, je m'entends geindre, je sais, c'est insupportable, c'est indécent, c'est…

– Rien n'est insupportable aux yeux de Dieu.

(Sanglots)

– Pardon, hein… Vous avez un mouchoir ?

– Dans la boîte devant vous.

– Ah oui, merci.

– Je peux vous poser une question ?

– Allez-y.

– Vous m'avez bien dit que si vous aviez la certitude de ne pas être attrapé par la police, vous seriez capable de tuer pour manger de la viande humaine ?

– Oui, je crois que je pourrais.

– Et seriez-vous capable de la servir à d'autres ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Vous avez dit que vous aimeriez partager cette expérience, la faire découvrir au monde.

– Oui… Oui, c'est vrai. Cuisiner pour les autres, c'est important pour moi.

– Je reformule, car je veux être sûr qu'on parle de la même chose. Écoutez bien chacun des mots que je vais prononcer et pesez-les en conscience : vous seriez capable de tuer pour servir un repas exceptionnel.

– …

– …

– Je crois que oui.

– Et si je vous disais qu'il y a peut-être un moyen ?

– Un moyen de quoi ?

– Je peux parler à quelques personnes en recherche d'expériences nouvelles. Elles pourraient être intéressées par ce que vous avez à leur proposer.

– …

– Vous n'êtes peut-être pas aussi seul que vous le pensez.

Direct

Nous sommes le lundi 11 avril 2016, il est 19 h 29 et quatre millions deux cent soixante-trois mille six cent vingt-six Français (18,3 % de part de marché) sont assis devant leur téléviseur sans se douter qu'ils vont assister à un moment historique. Des centaines de milliers d'entre eux ne se remettront jamais tout à fait des images qu'ils vont voir. Les symptômes seront divers : cauchemars, insomnies, attaques de panique, crises de larmes, dépression, chute de libido, anorexie, boulimie, claustrophobie, agoraphobie… Dans les semaines qui suivront la diffusion du direct, la vidéo sera visionnée des dizaines de millions de fois sur tous les supports. La consommation d'antidépresseurs en France augmentera de près de 12 % en un an, le taux de suicide de 7 %, et les psychologues et psychiatres afficheront complet sur tout le territoire. Au moins un million de personnes deviendront végétariennes.

Tout ça par la faute de Rita Chandler.

Ce soir personne – même pas elle – ne s'attend à un tel coup d'éclat de sa part. Il y a dix ans, pourtant, le coup d'éclat, c'était tout ce qui l'intéressait. Son ambition était sans limite. Elle venait de sortir d'une école de journalisme,

elle allait réaliser sur ses fonds propres un ou deux documentaires sur des sujets brûlants, son travail serait remarqué et elle deviendrait Grande Reportrice. Elle parcourrait le monde pour interviewer les gens qui comptent, elle mènerait des enquêtes au long cours et mettrait au jour des scandales, son nom serait respecté autant que redouté…

Mais les années passant, elle avait progressivement revu ses rêves à la baisse. Consacrer des mois à tenter de débusquer un ancien dictateur caché en Amérique du Sud, ça ne payait pas les factures. Pas plus que de vivre tout un hiver dans un bidonville sous un échangeur du périphérique pour les besoins d'un reportage sur les migrants. Un reportage poignant qui finirait diffusé à une heure de petite écoute sur le genre de chaîne dont personne n'a entendu parler. À trente-quatre ans, Rita Chandler avait un loyer à payer et un frigo à remplir. Comme la plupart de ses collègues, elle avait renoncé à courir après le Grand Sujet Prestigieux pour accepter n'importe quelle commande, tout en concentrant son énergie sur la recherche de la Bonne Idée. Celle qui lui assurerait un travail rémunéré pendant des mois ou des années et peut-être une notoriété suffisante pour, dans un second temps, allégée de l'angoisse des fins de mois, revenir à ses ambitions premières.

C'est en zappant sur la télé d'une chambre d'hôtel que Rita était entrée en collision avec sa Bonne Idée. Complètement par hasard, comme il se doit. C'était l'année précédente, elle participait à un festival de documentaires dans une ville glaciale de l'est de la France où elle essayait de vendre un projet sur la mafia des toiletteurs pour chiens. Un sujet qui n'intéressait strictement personne. La journée avait été démoralisante. Rita s'était retrouvée avec la clique habituelle des documentaristes qui se déplacent en meute de festival en festival. Chacun avec son film ou son pitch sous le bras, faisant encore semblant d'y croire. Des êtres fatigués, des femmes et des hommes aigris, cyniques, secrètement jaloux les uns des autres. Tous vieillis avant l'âge. Dans un moment

de lucidité, Rita s'était reconnue en eux. Elle s'était projetée dix ans en avant, vingt ans, trente ans. Elle avait vu une vie entière de festivals frigorifiques, de projets sous-financés, de joies éphémères et de déceptions nombreuses. Ce soir-là, elle avait bu encore plus que d'habitude, elle avait trop parlé, trop ri, trop pleuré. Elle avait même embrassé une femme, d'un baiser profond et désespéré, mais elle ne savait plus trop pourquoi. À deux heures du matin, elle s'était retrouvée seule, allongée en travers du couvre-lit moutarde de sa triste chambre d'hôtel, ses bottes encore aux pieds, son manteau sur le dos, son sac à main toujours en bandoulière, incapable de trouver le sommeil. Avec une régularité hébétée, elle pressait le bouton de la télécommande et les chaînes défilaient devant ses yeux sans qu'elle les voie… jusqu'à ce qu'elle s'arrête sur une émission de cuisine.

C'était une sorte de télé-réalité en anglais non sous-titré – une langue qu'elle comprenait à peine. Un chef reconnu présentait à des aspirants cuisiniers l'un de ses plats signatures et, sans qu'il leur en donne la recette, ils devaient le reproduire au mieux. Rita ne cuisinait jamais. Elle se préparait des spaghettis aspergés de sauce en bocal, réchauffait des soupes en boîte et des plats en barquettes, se faisait livrer des pizzas et des sushis… Il lui arrivait souvent de sauter un ou deux repas sans même s'en rendre compte. La nourriture ne l'avait jamais intéressée, la dégoûtait même un peu. C'était d'ailleurs un avantage dans son métier : elle passait parfois à la télé, elle se devait d'être mince. Ne pas s'alimenter était devenu une seconde nature chez elle. Et pourtant, avachie sur son lit d'hôtel, elle ne zappait plus. Elle regardait avec une passion fiévreuse des inconnus cuisiner des plats qu'elle ne mangerait jamais. La cuisine intéresse tout le monde, avait-elle pensé.

Et la Bonne Idée avait jailli. Elle l'avait notée dans son app de prise de notes avant de sombrer dans un sommeil sans rêves. Le lendemain, dans le train du retour, elle l'avait mise en forme sur son MacBook. Une semaine plus tard, elle était

dans le bureau d'un producteur dont l'œil brillait d'excitation. Henri Duvault était un ami, ou plutôt un allié avec qui elle avait souvent travaillé, qui l'avait fidèlement soutenue depuis ses débuts mais qu'elle n'avait jamais vu réellement passionné par le moindre de ses projets. Il faisait passer les dossiers parmi d'autres aux chaînes et aux commissions de financement. S'ils étaient pris, tant mieux, sinon tant pis. Mais cette fois, lui aussi avait identifié la Bonne Idée. Cette fois, il avait sorti le grand jeu et la cravate. Il ne s'était pas contenté de faire envoyer des courriels : il avait pris des rendez-vous et emmené Rita partout avec lui pour que ce soit elle qui parle. Le mois suivant, France 2 commandait le pilote de *La Surprise du chef*. Le principe : Rita, sa caméra et un preneur de son débarquent sans prévenir dans la cuisine d'un restaurant en plein service, et les spectateurs découvrent en direct ce qui se passe en coulisses.

Le direct, c'est important. Il ne faut pas qu'un restaurant puisse faire pression au montage pour qu'on coupe telle ou telle séquence, avait expliqué Rita. Et il faut cette tension, le spectateur doit sentir que tout peut arriver, qu'on se met un peu en danger. On sait qu'on risque d'être accueillis comme des marsupiaux dans un jeu de quilles, mais le direct nous protège : un restaurateur ne voudra pas nous virer devant la France entière. Et s'il nous vire quand même, on tient de toute façon un moment de télé. À tous les coups on gagne. Si ce qui se produit en cuisine est admirable, on gagne : tout le monde aime voir le talent à l'œuvre. Si c'est un cloaque infâme plein de cafards et de rats, on gagne aussi : tout le monde adore un bon scandale. Et si notre émission fait fermer des restaurants insalubres, on passera pour des justiciers.

Le choix du restaurant pour l'épisode pilote avait été épineux. C'était un épisode qui n'était pas destiné à être diffusé mais visait à mettre au point la mécanique du show et à convaincre la chaîne de sa faisabilité. Il fallait qu'il soit exemplaire. Quel établissement choisir ? Connu ou inconnu ? Haute cuisine, bistro, traiteur asiatique, chaîne de fast-food ?

Après avoir passé des jours à établir des critères de sélection avec son producteur, Rita avait été prise d'un ras-le-bol salvateur. Tu sais quoi ? On s'en fout. On descend dans la rue, on prend le premier resto venu et on verra bien ce que ça donne. De toute façon c'est juste une preuve de concept, ça ne passera pas à la télé, au pire si c'est nul on recommence ailleurs. Elle avait attrapé la caméra Red One qui traînait toujours dans un coin du bureau, avait descendu en galopant les quelques volées de marches qui la séparaient de la rue, et s'était lancée. C'était l'heure du déjeuner, le moment idéal.

Le bureau du producteur était situé dans un immeuble classé du septième arrondissement de Paris, non loin du musée Rodin. Poutres apparentes, parquet centenaire, vue imprenable sur le jardin du musée et ses statues… Le loyer et les charges étaient outranciers mais la crédibilité était à ce prix, disait le producteur. Le « premier resto venu » fut donc *L'Arpège*, maison triplement étoilée d'Alain Passard. De la rue, l'endroit était presque indétectable, il faisait plus penser à un laboratoire pharmaceutique qu'à l'un des hauts lieux de la gastronomie mondiale. Mais pour ceux qui savaient observer, une petite porte donnant sur la cuisine était entrouverte. Fébrile et déterminée, Rita avait réglé le minuteur de son iPhone sur 20 minutes. Le pilote n'était pas en direct, mais elle tenait à ce qu'il soit tourné comme en conditions réelles : une seule prise, un seul souffle, vingt minutes, ça passe ou ça crashe. Rita avait poussé la porte et s'était engouffrée caméra à l'épaule dans son plan séquence.

Prête à tout, Rita Chandler pensait ne s'attendre à rien, mais elle se trompait. À la place du vaste champ de bataille chromé grouillant de cuistots qu'elle imaginait, elle s'était retrouvée dans un espace resserré aux murs carrelés qui tenait presque de la kitchenette. La cuisine était à peine plus grande que celle de sa mère. Passard et sa brigade réduite y circulaient avec des gestes calibrés, suivant une chorégraphie où pas un coude ne dépassait, pas un pied ne traînait. Si Rita avait imaginé un instant faire de l'art, cette ambition s'était

volatilisée dès la porte franchie. Ses seules préoccupations devenaient techniques. Où se placer pour ne pas gêner le passage ? Comment éviter ce contre-jour ? Pourquoi n'avait-elle pas emporté un deuxième micro ?

En sortant du restaurant vingt et une minutes plus tard, elle n'avait aucune idée de la qualité de ce qu'elle tenait. Elle n'avait été concentrée que sur la mise au point, la lumière, le cadrage, la prise de son, ne rien foirer, tout montrer, suivre le rythme, attraper les gestes, les regards, les mots, poser quelques questions à la volée… Alain Passard l'avait d'abord accueillie avec une certaine stupeur et un couteau mais, après qu'elle s'était présentée, avait expliqué ce qu'elle faisait là et que ça ne durerait que vingt minutes, il avait juste marqué quelques secondes de perplexité avant de rire en haussant les épaules. Si ça peut vous faire plaisir. De toute façon c'était le coup de feu. Personne n'avait le temps de l'accueillir ni de l'éconduire.

L'épisode était parfait. Vif, acéré, urgent, la caméra virevoltait, tous les accidents de la vidéo donnaient de la vérité au moment. On dirait un reportage de guerre, avait osé le producteur – il avait renoncé à toute décence depuis longtemps. Concentrés en quelques minutes, on trouvait tous les ingrédients susceptibles de ferrer l'audimat. Tension, action, imprévus, nervosité, talent, virtuosité et même un petit suspense sur le rattrapage d'une sauce hollandaise sauvée *in extremis* au blender. Méthode de malotru, ça reste entre nous ! avait lancé Passard à la caméra avec un sourire malin. La cerise.

France 2 avait acheté directement soixante épisodes et décidé que le pilote serait diffusé aussi, ç'aurait été dommage de gâcher. Succès immédiat, d'abord en direct puis en replay. Le bouche-à-oreille fonctionnait. Chaque semaine l'audience augmentait. Le public se rassemblait en masse avant la messe du 20 heures pour sa petite dose d'adrénaline culinaire. Rita Chandler avait trouvé la recette gagnante. Avec une victoire secrète en plus : fidèle à sa première fois, elle avait compris

qu'il fallait travailler le moins possible. L'énergie venait de la panique. Elle trouvait un restaurant sur internet – ou simplement en passant devant – s'arrangeait pour y être quelques minutes avant le lancement du direct, déboulait dans la cuisine, filmait et ressortait. Même en comptant le déplacement, la fabrication du nouveau champion de l'*access prime time* hexagonal ne lui prenait jamais plus d'une demi-journée et souvent moins de deux heures, avec en plus un temps de préparation réduit à zéro. Effort minimal, effet maximal. Seule amélioration par rapport au pilote : Fab.

Fab est à côté d'elle ce soir, comme tous les soirs du lundi au vendredi. Un pro tout-terrain, souple, rapide et précis comme un lézard malgré sa petite cinquantaine, son ventre mou et son masque d'ennui permanent. Il a son casque sur les oreilles et son micro est accroché au bout d'une petite perche très maniable. Il bidouille sa mixette, branche son enregistreur, jette sa trente-neuvième cigarette de la journée dans le caniveau. Il est prêt.

Ils sont à Fontainebleau, devant l'entrée de service de *L'Abeille dorée*, l'un des deux meilleurs restaurants de la ville. C'était celui-là ou un autre, ils l'ont choisi au dernier moment. Dans l'oreillette de Rita, le générique démarre. Le quarante-huitième épisode de *La Surprise du chef* commence. Le gars de la régie envoie le compte à rebours depuis Paris. Cinq… quatre… trois… deux… un…

Prête à tout, Rita Chandler pense ne s'attendre à rien, mais elle se trompe : elle s'attend à tout, sauf à ça.

Journal de Rachel Kuklinski

Depuis que j'ai cessé tout travail de terrain dans la police, l'une des choses que j'apprécie le plus c'est la régularité des horaires. Comme une vraie petite mamie, j'ai acquis La Sagesse et je pense qu'une vie monotone est le secret du bonheur. Les jours où Conrad est à Paris pour son boulot, j'ai mes petits rituels. Fin du service à 17 h 30, je suis sur mon canap' à 18 heures max, sauf si je décide de faire des courses, de glander dans le parc du château ou d'aller au ciné.

Mais je ne vais jamais au ciné. La dernière fois que j'y suis allée, ça s'est mal passé. Quand les lumières se sont éteintes, j'ai immédiatement senti comme une mini-oppression dans la poitrine. Un petit point du côté gauche, qui a grandi et grandi et grandi jusqu'à devenir un gros poing qui compressait tout mon cœur comme pour le faire éclater. Il devait y avoir une cinquantaine de personnes éparpillées dans la salle, objectivement aucune raison qu'il m'arrive quoi que ce soit, mais rester assise dans l'obscurité au milieu de tous ces inconnus… J'ai cru que j'allais mourir de terreur. Je ne me rappelle même pas le film qui passait à l'écran, si ça se trouve je suis partie avant la fin des pubs. Tout ce que

je me rappelle, c'est d'avoir dû lutter contre mes membres tétanisés de trouille et mon souffle coupé pour m'extraire de la salle. Sur le moment j'ai cru que je faisais une crise cardiaque, ou que mon corps rejetait soudain massivement mon foie greffé et que tout mon système immunitaire se liguait contre moi pour me tuer. Une fois arrivées dans le hall du cinoche, mes jambes ont lâché l'affaire. J'ai encore parcouru quelques mètres à quatre pattes et j'ai dû rester une bonne dizaine de minutes recroquevillée contre la machine à pop-corn, à récupérer mon souffle et ramasser les miettes de ma dignité tandis que la ruminante de la caisse me jetait de temps en temps un vague regard blasé avant de retourner à son téléphone.

Crise de panique, m'a dit ma psy. No shit Sherlock, j'aurais pu répondre. Depuis mon agression, il y a des trucs qui me mettent « dans tous mes états », comme on dit. Mais j'en ai assez parlé dans ce journal pour ne pas refaire l'inventaire. Si quelqu'un s'aventure un jour à lire cet interminable corpus, il en aura déjà lu au moins une dizaine de versions, de cette liste de mes peurs.

Pardon pour les digressions.

J'étais donc sur mon canap' en train de manger des raviolis en regardant la télé, et je ne les ai pas finis. D'habitude je dîne devant La Surprise du chef parce que c'est cool de manger devant une émission qui parle de bouffe, même s'il y a eu quelques épisodes où il fallait avoir l'estomac bien accroché. Mais là, je crois que l'émission a coupé l'appétit de tout le monde. Pire que l'épisode avec les rats, pire que celui avec les asticots dans la salade et pire même que celui avec les escalopes pourries dans le frigo… En y repensant, je me dis que ma grossesse m'a donc sauvée du pire. Rita Chandler était à Fontainebleau, à L'Abeille dorée, un des restos chics de la ville. Si je ne m'étais pas sentie aussi lourde et fatiguée, j'aurais sauté sur mon scooter pour aller voir le tournage, c'est à cinq minutes de chez moi. Pendant quelques secondes j'ai même esquissé une tentative de mouvement

de bassin pour m'extraire du moelleux coussin dans lequel j'étais engloutie. Mais flemme. Je suis enceinte, j'ai le droit.

Et c'est ce qui m'a permis de voir l'horreur à la télé comme tout le monde, et c'était clairement mieux que d'être aux premières loges.

J'ai la vidéo sous les yeux, elle est maintenant partout sur internet, et je m'en vais la décrire ici.

C'est Rita Chandler qui tient la caméra, comme toujours. Sa main pousse la porte extérieure de la cuisine du restaurant, l'entrée des artistes comme elle l'appelle. Mais ça ne s'ouvre pas. Elle toque, pas de réponse. C'est assez fréquent mais ça ne va pas arrêter la présentatrice : elle est en direct, elle n'a pas le choix, elle DOIT entrer dans cette cuisine. Elle fait le tour de l'établissement et entre simplement par la porte principale, comme une cliente. Elle se présente à la serveuse, qui la reconnaît : elle aussi regarde la télé. Et en la reconnaissant, son sourire d'employée du mois ne tient pas cinq secondes, elle n'a pas du tout l'air contente de cette surprise, ce qui annonce en général un épisode gratiné (tu l'as ?). Elle essaie de l'arrêter, elle commence à dire non vous ne pouvez pas, mais Rita Chandler l'écoute à peine, force le passage et traverse la salle sous le regard étonné, amusé ou irrité des quelques clients déjà attablés. La serveuse tente de la retenir, on l'entend dire un « vous n'avez pas le droit », on sent une fébrilité assez inhabituelle, quelque chose de difficile à cerner sur le moment mais on comprend qu'il y a un enjeu plus important que la simple réputation du resto. L'image part dans un brusque mouvement latéral : la serveuse a dû agripper la caméra ou Rita Chandler, mais celle-ci se dégage immédiatement et entre dans la cuisine.

Après l'ambiance tamisée de la salle, l'éclairage de la cuisine surexpose violemment la vidéo et pendant quelques secondes on ne voit rien. La journaliste lance son traditionnel « Bonjour, faites comme si je n'étais pas là », mais avant la fin de sa phrase, sa voix s'étrangle. Puis, alors que les couleurs reviennent à l'image, elle demande Fab ? Tu vois ce que je

vois ? Fab c'est le preneur de son, elle s'adresse souvent à lui pendant les directs, mais on ne le voit jamais. Il répond par une autre question : Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Ce bordel, c'est une jambe humaine. La cuisse est séparée du mollet, une coupe nette au niveau de l'articulation. Cette cuisse ressemble à un gigot, il n'y a pas de peau, elle est huilée, poivrée, salée, il y a de l'ail et du romarin piqués dans la chair. On n'est pas dans un film gore, il n'y a pas d'éclaboussures de sang, on pourrait tout à fait penser que c'est normal de trouver ça dans une cuisine de restaurant. D'ailleurs, seule la cuisse a été préparée. S'il n'y avait qu'elle, on ne s'apercevrait peut-être de rien. En revanche, il est impossible de ne pas identifier l'autre partie de la jambe comme un morceau de corps humain. Il y a un pied au bout, avec même un reste de vernis écaillé sur les ongles. « C'est une blague, c'est pas possible. C'est un canular, il nous attendait… » C'est Rita Chandler qui dit ça parce que c'est la version la plus acceptable de ce qu'elle – et la France entière – a sous les yeux, mais le ton de sa voix montre qu'elle est en finale du Championnat du monde de méthode Coué.

Je me souviens que sur mon canap', je parlais à la télé comme une enfant gueule sur guignol : « Un gros plan ! Un gros plan, merde ! Non, reste là, on n'a rien vu ! » Une fascination mortifère ? Allons, allons. C'était juste ma formation de flic qui refaisait surface. On était passé trop vite sur la pièce (de boucher) à conviction. Maintenant que j'ai l'enregistrement, j'ai pu faire des arrêts sur images pour être la plus complète possible, et aussi parce que j'ai l'impression que plus je regarderai ces images, plus je les connaîtrai, plus j'y croirai. Pour l'instant elles ont encore quelque chose d'irréel. Comme si c'était une fiction.

Rita Chandler continue d'avancer dans la cuisine, qui semble assez vaste, avec plusieurs espaces de travail. Fab dit : Regarde. La caméra se tourne vers un grand meuble en inox muni d'une double porte vitrée. C'est une armoire de maturation (quand on suit Rita Chandler depuis le premier

épisode, on sait nommer tout le matériel d'une cuisine professionnelle). Une armoire où sont suspendus une bonne vingtaine de morceaux de cadavres humains. Des bras, des jambes, des cages thoraciques coupées en plusieurs parties. Pour ces dernières, on pourrait croire qu'elles proviennent d'animaux de boucherie, mais disons que le contexte fait penser que non. Rita Chandler commence à perdre son flegme.

– Oh putain… Oh putain… Je vais vomir. Il est où, le cuisinier ? Et sa brigade, elle est où ? Qu'est-ce qui se passe, putain ?

Fab ne répond rien.

À ce moment-là j'avais complètement oublié mon assiette de raviolis, j'étais comme Rita, sidérée par ce que je voyais.

La caméra ne tremblote pas trop, il doit y avoir un stabilisateur. On s'approche du piano de cuisson. Plusieurs casseroles sur le feu. La main aux ongles impeccables de Rita Chandler soulève les couvercles. On entend sa respiration très fort. Dans les casseroles, des sauces ou des bouillons qui bloubloutent tranquillement, et des légumes. Jusqu'ici tout va bien. Dans une cocotte en fonte, ce qui ressemble à un bœuf bourguignon, à condition de se persuader qu'il s'agit bien de bœuf. Rita ne commente pas. Elle ouvre une dernière marmite. La caméra pointe à l'intérieur.

Dans la marmite se trouve exactement ce qu'on s'attend à y voir : un liquide trouble qui frémit à peine, avec quelques herbes qui flottent. Rita s'empare d'une louche, remue le bouillon… et une main humaine aux chairs à moitié décollées perce brutalement la surface, comme si elle allait attraper l'objectif.

La caméra recule violemment et moi aussi sur mon canapé, je me rappelle avoir bondi en arrière. Je crois que j'ai poussé un cri, et je crois même que j'ai entendu une clameur dans la rue, comme quand la France marque un but pendant la Coupe du monde.

Ni Rita ni Fab ne crient vraiment, il y a plutôt une

cascade de syllabes étouffées qui n'arrivent pas à sortir correctement, on ne comprend rien. L'image est floutée par le mouvement, le stabilisateur optique est débordé. Clairement ils paniquent, c'est la terreur. La caméra que tenait Rita Chandler est posée brutalement par terre, de guingois. Ses pieds entrent dans le champ, elle fait quelques petits pas précipités vers le fond de l'image avant de se plier en deux et de dégobiller sur le carrelage, sur ses pompes et dans ses cheveux auburn, une main appuyée sur le mur.

Hors-champ, Fab dit : « Il faut qu'on se casse, vite ! », et Rita re-vomit, par saccades. Fab s'approche d'elle, se jette presque sur elle et lui pose la main sur le dos. C'est la première fois depuis le début de la série qu'on le voit. Je me suis toujours demandé à quoi il ressemblait. Réponse : brun, barbe d'une semaine, un peu rond. « Allez, allez, on y va ! Tu vomiras en chemin, on s'en fout ! » Rita, toujours pliée en deux, lève sa main libre, paume en l'air, et fait le geste qui signifie dans le monde entier « deuzgondes j'arrive ». Puis re-re-vomit.

Et en arrière-plan, la porte de la chambre froide s'ouvre sur celui qu'on attendait tous : Karl Angus. Le jeune chef est vêtu d'une tenue de cuisine bleu nuit, sa crinière rousse est attachée en chignon et sa barbe tout aussi rousse impeccablement taillée. Il a un couteau dans une main et la moitié d'un cadavre sur l'épaule. Enfin au début on pense que c'est « juste » un cadavre, mais on réalise que ce n'est pas possible qu'il soit aussi plat. C'est la moitié droite d'un homme à la peau foncée. Une jambe, un demi-torse, un bras. Pas de tête. La surprise qui se lit sur le visage de Karl Angus est presque comique. Rita et Fab se tournent vers lui. Il y a un moment de suspension, personne ne bouge. J'avoue, j'ai eu un petit rire nerveux, je ne sais pas pourquoi ; enfin si je sais, c'était nerveux, je viens de le dire.

En prenant appui sur le mur, Rita retrouve enfin une position verticale et s'adresse à Angus d'une voix qui m'impressionne par son calme à chaque vision. « Bonjour,

Rita Chandler, France 2. Vous êtes en direct. Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ici ? » Chose incroyable au vu des circonstances : Karl Angus SOURIT ! Un sourire ultra-charmant en plus. Et plein de dents. Probablement le sourire du loup qui va becqueter le Petit Chaperon rouge. Qu'est-ce qu'il va répondre ? Je crois que tous ceux qui étaient devant leur petit écran à ce moment-là étaient comme moi, suspendus à ses lèvres. Je suis sûre qu'il y a eu une chape de silence qui s'est abattue sur le pays dans l'attente de sa réponse.

Mais la réponse n'est jamais venue. Le chef a jeté son demi-cadavre au sol et s'est mis à courir. Il a disparu de l'écran en moins de deux, direction la salle du restaurant. Rita a crié HEY !, elle est partie à sa poursuite, Fab l'a suivie.

Après, on a droit à un long moment avec la caméra au ras du carrelage, des sons lointains et des sons très proches, Rita Chandler doit avoir un micro-cravate qui frotte sur son vêtement, on ne pige rien. Quelques éclats de voix percent.

J'étais là à me demander pourquoi le direct continuait. Qui, dans la chaîne, avait pris la décision de ne PAS couper dès les premières images, et qui persistait alors qu'il n'y avait plus rien à voir. Ou trop à voir, c'est selon. Si quelqu'un avait allumé la télé à cet instant il aurait vu cette image bizarre, cet aller-retour de l'autofocus, flou-net-flou-net-flou-net entre le micro de Fab abandonné par terre au premier plan et cette masse brune, rose et rouge impossible à identifier en arrière-plan. Ce demi-cadavre replié sur lui-même comme un tapis en caoutchouc.

Finalement, l'image a coupé et on a eu droit à une page de pub.

À ce stade, il faut sans doute que je précise que Karl Angus est mon voisin.

Un appel

Assis sur les toilettes, le capitaine William Toulouze laisse pendre ses testicules avec bonheur. Il a l'intention de rester là quelques minutes, au calme, seul. C'est l'endroit où il sait que Gudrun ne viendra pas le chercher.

– Capitaine, viens voir !

Elle l'appelle capitaine depuis le début de leur relation. Il n'était pas vraiment d'accord, mais elle trouvait que William ne lui allait pas et que Toulouze sonnait trop comme *loser*. Et puis capitaine, c'est sexy, avait-elle ajouté, ce qui avait achevé de le convaincre. Il n'avait jamais espéré que quiconque lui accolerait un jour l'adjectif « sexy », il n'allait pas gâcher ce miracle pour une stupide histoire de nom.

– Viens voir ! Vite !

Il n'y a finalement aucun endroit où Gudrun s'interdit de venir le chercher. Toulouze se rhabille donc avec une petite grimace d'inconfort, tire la chasse pour qu'elle croie qu'il avait une bonne raison d'être là, et la rejoint. Elle est debout devant leur téléviseur, elle ne tient pas en place. Sans lui jeter un regard, elle montre l'écran. Regarde, c'est en direct, c'est à Fontainebleau, à *L'Abeille dorée*. Il regarde et voit les images filmées par la caméra de Rita Chandler.

– C'est quoi ?

– C'est du direct, je te dis ! Ça se passe en vrai !

– Mais non. C'est un canular.

– C'est *La Surprise du chef* ! L'émission que je déteste, là ! Avec la meuf qui déboule en traître dans les cuisines des restaurants !

Toulouze est trop près du téléviseur, qui est à hauteur de ses cuisses ; il ne voit pas bien l'image. Il prend du recul, s'assoit sur le canapé, tout au bord, les coudes sur les genoux. Pour quelqu'un qui se tient du côté raisonnable de la réalité, même pour un flic qui commence à savoir que le pire est toujours possible, ce qui se passe à l'écran n'a aucun sens. C'est forcément une fiction. Quand on voit Tom Cruise sauter d'un train en marche, on sait immédiatement qu'on est dans un film, eh bien là c'est pareil, décide Toulouze. D'ailleurs la main qui jaillit du bouillon, ça n'est même plus crédible, on dirait un film d'horreur.

– Oh *Scheiße* ! T'as vu ça ?

– C'est un canular, c'est sûr. Comme Cecil B. DeMille avec son invasion d'extraterrestres à la radio.

– C'était Orson Welles, mais ça n'a aucun rapport, là c'est vrai ! J'ai tout vu depuis le début, c'est 100 % réel. Regarde ! Elle dégueule ! Tu crois que Rita Chandler dégueule en direct dans ses cheveux pour de faux ?

– Ben ça dépend. Si ça fait de l'audimat…

– Dans ses cheveux, capitaine ! Jamais elle ne s'abaisserait à faire une cascade pareille. C'est une journaliste, pas une comique ou une candidate de télé-réalité.

– Elle n'a pas fait exprès, ça peut arriver.

– C'est ce que je dis ! Si c'était faux, si c'était un scénario, une blague ou n'importe quoi, ce serait… je sais pas comment dire… Ce serait propre, voilà. Même le vomi serait chorégraphié. Et ça ne passerait pas à une heure de grande écoute comme ça, il y a des enfants devant la télé, la chaîne ne prendrait pas ce risque.

Toulouze commence à avoir la nausée. Il réalise que

les arguments de Gudrun sont sensés. Mais si elle a raison…

– Non, c'est impossible. On y a mangé il y a deux semaines ! C'était quoi, c'était du veau, non ?

– Arrête, je ne pense qu'à ça, je vais collapser.

Toulouze aussi, probablement. Il se rappelle qu'ils avaient trouvé ça délicieux. *Köstlich*, comme avait dit Gudrun dans son allemand natal. C'était pour le premier anniversaire de leur rencontre, ça leur avait coûté une fortune. Gudrun, qui travaille dans l'autre restaurant gastronomique de Fontainebleau, avait voulu voir ce que faisait la concurrence. Elle avait été particulièrement exigeante sur le vin. La nausée devient difficile à ignorer, Toulouze réprime un haut-le-cœur.

– C'est qui, lui ? C'est le chef ? Qu'est-ce qu'il a sur l'épaule ? Un cadavre ?

Gudrun se tourne vers lui, elle est pâle, c'est la première fois qu'il la voit perdre ses moyens comme ça.

– C'est quoi ce taré, capitaine ?

Toulouze ne trouve rien à répondre. Gudrun et lui sont hypnotisés par ce qu'ils voient, ils n'arrivent pas à y croire et pourtant… ils y croient. Enfin, après une minute ou deux d'horreur supplémentaire, le programme est coupé. Sans transition à l'écran : de la joie, des couleurs vives, des musiques entraînantes, la banque la plus sympa, la voiture la plus virile, la lessive la plus écolo, le saucisson le plus convivial, une femme sublime qui respire une fleur blanche dans un désert bleuté… Les pires placements publicitaires de l'Histoire.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demande Gudrun.

Elle le regarde avec autorité : il est capitaine de police, il doit faire quelque chose. Mais lui ne veut surtout pas être mêlé à cette histoire. Il va y avoir une attention médiatique délirante, des montagnes de rapports à taper, la hiérarchie va s'en mêler… Si le cuisinier est déjà en cavale, ça va être encore plus d'insomnies, la pression sera insupportable jusqu'à ce qu'on le retrouve. Et si on ne le retrouve pas…

En vérité, Toulouze est en train de se dire que ce serait le bon moment pour poser ses congés.

– Je ne suis pas en service, ce sont les collègues qui vont…

– J'ai vu la fin, il s'est enfui ! Il est dans les rues de Fontainebleau ! Quelque part dans notre ville ! Tu ne peux pas rester ici les bras croisés !

– Mais on ne sait même pas si c'est vrai, tente Toulouze.

– On sait très bien que c'est vrai, arrête de te défiler, *Sei ein Mann* !

C'est une injonction récurrente dans sa relation avec Gudrun : il faut qu'il soit un homme, un vrai, un mâle. Et ce n'est pas à lui de déterminer les modalités de cette masculinité, tout passe par la grille de lecture de Gudrun. Toulouze se sent constamment évalué sur cette question, comme si elle le mettait au défi d'être à la hauteur. Il soupçonne qu'elle pourrait le quitter s'il ne l'était pas, mais ne sait jamais où est placée la barre. À quelle hauteur, exactement ? Il s'en remet totalement au jugement de Gudrun, à son regard, c'est elle qui décide. Et quand elle lui lance *Sei ein Mann*, il n'a pas intérêt à la décevoir.

Toulouze évalue ses chances de parvenir à se défiler. Il pourrait prendre ostensiblement son badge de police et sortir, prétendre qu'il va au commissariat pour participer aux recherches et passer la soirée planqué au fond d'un bar, à boire des tisanes Lipton pour ne pas avoir l'haleine alcoolisée à son retour. Mais le mensonge est tellement contre nature chez lui qu'elle le détecterait immédiatement. Les rares fois où il se risque à mentir, sa culpabilité se voit sur son visage, il bredouille, rougit et ça se finit très rapidement par des aveux circonstanciés et honteux.

Sur la table basse une grenouille se fait entendre, variante moderne d'un sauvetage par le gong. Le téléphone. Quelques secondes de répit avant de prendre une décision. Le nom qui s'affiche sur le smartphone de Toulouze lui fait froncer les sourcils. C'est Rachel Kuklinski. Qu'est-ce qu'elle peut bien lui vouloir ? Ça fait si longtemps qu'ils ne se sont pas parlé.

Ils se croisent de loin au commissariat, se font parfois un signe de tête, mais prennent bien soin de ne jamais engager de conversation. Toulouze ne décroche pas : c'est sans doute une erreur de manipulation, un appel venu du fin fond d'une poche ou d'un sac à main.

Il y a quelques années, Rachel a failli mourir sous ses yeux. Il lui a sauvé la vie de justesse et pendant un temps ils sont devenus très proches. Et puis quoi ? Que s'est-il passé ensuite ? Difficile à expliquer, mais facile à comprendre. Sauver la vie d'une collègue, l'avoir vue dans son état le plus vulnérable, avoir été debout quand elle était allongée dans son sang, lui avoir tenu la main en attendant les secours… C'était trop d'intensité pour une relation de travail. On ne devient pas ami avec le pompier qui nous a fait du bouche-à-bouche sur le bord de la route ou avec l'urgentiste qui a redémarré notre cœur à coups d'électrochocs. Ces gens-là font irruption dans notre vie avec violence et en ressortent aussitôt. Entre Toulouze et Rachel, il y a maintenant un déséquilibre. L'une doit sa vie à l'autre. Les mots leur manquent pour dire ce qu'il y aurait à dire. Qu'y aurait-il à dire, d'ailleurs ? Rien sans doute, mais l'événement s'interpose entre eux et rend toute autre conversation impossible. Si Rachel avait poursuivi sa carrière ils auraient probablement continué à enquêter ensemble, ils formaient un bon binôme. Alors ils auraient eu des choses concrètes à partager, des pistes, des indices, des interrogatoires, des rapports, des arrestations. Leur relation aurait été alimentée par des éléments quotidiens qui leur auraient permis de passer à autre chose. Mais après ce qui lui était arrivé, Rachel n'avait pas pu reprendre le travail de terrain. Traumatisée, elle avait préféré demander un poste administratif au commissariat, ce qu'elle avait obtenu. N'ayant plus aucune raison objective d'échanger quoi que ce soit, les liens entre elle et Toulouze s'étaient distendus jusqu'à devenir inexistants.

Le téléphone sonne encore et c'est elle, de nouveau. Cette fois Toulouze décroche, persuadé qu'il va entendre des bruits

de clés, le froissement de vêtements, le claquement de ses talons sur un trottoir, une conversation étouffée, ou tout ça à la fois. Mais il se trompe.

– Ouais, c'est Rachel, je me rappelle plus, on se tutoie ou on se vouvoie ?

– On se… Attends, quoi ? Bonjour, d'abord.

– Ah oui, c'est ça : vous me tutoyez, je vous vouvoie.

– Qu'est-ce qu'il se passe, Rachel ?

– Vous avez regardé la télé ? Vous avez vu pour Karl Angus ?

– Oui, c'est…

– C'est mon voisin !

– Quoi ?

– C'est mon voisin ! C'est la maison d'à-côté ! Il faut envoyer quelqu'un !

– Mais pourquoi tu m'appelles moi ? Appelle le commissariat !

– Je sais pas ! Je vous appelle parce que…

Elle ne finit pas sa phrase et c'est à ce moment-là que Toulouze réalise que, depuis le début, elle pleure. Maintenant elle n'arrive même plus à parler, elle semble avoir même du mal respirer. Désemparé, il regarde Gudrun, qui essaie de deviner le drame qui se joue à l'autre bout du fil avec pour seuls indices les expressions faciales de l'homme dont elle partage le lit. En vain. Elle chuchote avec force.

– *Was* ?!?

– C'est une collègue. C'est le cuisinier de la télé. Il faut que j'y aille.

En ligne

Le téléphone collé à l'oreille, William Toulouze déroule une succession de gestes automatiques qui le conduisent au sous-sol de son immeuble.

– Ne bouge pas Rachel, j'appelle les…

– NON ! Restez avec moi !

Le cri est sorti directement des poumons sans toucher les cordes vocales, ce n'est qu'un râle et pourtant c'est bien un cri. Toulouze entend des objets tomber.

– Rachel, ça va ?

Elle respire toujours, mais avec difficulté. Le capitaine Toulouze – anxieux de naissance et claustrophobe par goût de la complication – reconnaît tous les signes d'une attaque de panique. Il est passé par là, souvent. Dans un ascenseur bloqué. Dans des toilettes dont la poignée lui était restée dans la main. Pendant un baptême de l'air et pendant un baptême de plongée. Dans les bras de Gudrun, la première fois. Il sait qu'il est inutile de demander à la victime d'une attaque de panique de se calmer. Non seulement ça n'a aucun effet, mais ça peut aggraver les choses.

– Calme-toi (raté), essaie de respirer à fond, lentement (encore raté), j'arrive, je suis là, je ne quitte pas le téléphone,

enfin attends, je le pose quelques secondes, il faut que j'ouvre la porte du parking…

Une fois la porte du parking ouverte, il récupère son téléphone, se met au volant et extrait la voiture du sous-sol. Il avance dans les artères de la ville aussi vite que possible, c'est-à-dire dans les limites autorisées, avec sa ceinture attachée et surtout sans griller les feux. Même pour un flic il est interdit de contrevenir au code de la route dans un véhicule civil. Pour se le permettre, il faut être à bord d'un véhicule de fonction équipé d'un deux-tons opérationnel. Toulouze n'enfreint jamais la loi. Il a mis son téléphone en mains libres et raconte à Rachel ce qu'il fait, dans quelle rue il est, ce qu'il voit autour de lui, il pense que ça pourrait l'apaiser un peu, qu'elle a besoin de banalité et du son d'une voix bienveillante. Il sait que Rachel est certainement tétanisée, incapable de bouger ou de parler. Les attaques de panique ont ce genre d'effets, il n'y a rien à faire, juste attendre que ça passe – ça finit toujours par passer.

L'arrêt à un feu permet au capitaine de police de se rendre compte qu'il n'a pas mis ses chaussures. Il est en chaussons, motif écossais, mordillés de partout par Micheline, la tortue avec laquelle il cohabite depuis douze ans et qui le hait secrètement. Il pourrait avouer à Rachel qu'il est en chaussons, peut-être que ça lui ferait du bien, que ça lui arracherait un sourire, mais la honte l'en empêche. Avec un peu de chance elle ne regardera pas ses pieds. Par ailleurs elle semble aller mieux, son souffle est plus régulier.

Le feu passe au vert, Toulouze redémarre. Il n'est plus qu'à une ou deux minutes de chez elle, il se garera devant son portail même si ce n'est pas tout à fait légal. Quand les circonstances l'exigent, il n'hésite pas à franchir la ligne, enfin un peu. Devant lui, un nouveau feu vire à l'orange. Il connaît ce feu, quand il est au rouge c'est interminable. Le pied calé dans sa pantoufle, Toulouze écrase l'accélérateur sans trembler, ce qui provoque une nette augmentation de son rythme cardiaque bien que le carrefour soit désert.